Au réveil, ce mardi, je suis énervée. C'est souvent le cas, mais aujourd'hui c'est pire que d'habitude. D'abord parce que je me réveille seule – Johan est parti à Londres pour la troisième fois ce mois-ci – et ensuite, parce qu'on est en novembre et qu'il va faire complètement noir jusqu'à dix heures. Je sors du lit en grognant et reste campée un moment devant la fenêtre à contempler le port. Il n'est pas encore sept heures, mais le long de la baie, les voitures roulent au pas en direction de l'autoroute. La fine couche de glace à la surface de l'eau reflète la lumière triste et inquiète de la lune. Au rez-de-chaussée, mes filles ont déjà commencé à se chamailler. Je jette un coup d'œil à mon téléphone, qui déborde de messages et d'appels en absence, mais je ne me sens pas la force de m'en occuper pour le moment. À cause de tout ce que j'ai sur les bras, je suis à peine passée au bureau la semaine dernière, mais aujourd'hui je dois y aller.

J'inspire plusieurs fois, de façon un peu exagérée, sans quitter du regard la lune encore haute dans le ciel ; il faut viser la plénitude, paraît-il. J'essaye de visualiser Sandefjord en été, quand c'est une joie de se tenir derrière cette fenêtre, d'observer le calme apaisant

du port intérieur rempli de bateaux de plaisance et la lumière éclatante des fins de soirée. Nous avons plus de soleil que n'importe quelle autre région de Norvège, mais il faut reconnaître que les hivers sont particulièrement humides et gris. D'après le bulletin météo, il faut s'attendre à un autre épisode de pluie torrentielle dans l'après-midi, mais pour l'heure l'air est frais et le ciel dégagé. Je prends encore deux longues inspirations en me préparant mentalement pour la journée qui m'attend. J'imagine qu'il nous arrive à tous de voir le monde en noir, par moments.

*

Dans mon monde, le mardi est une journée pourrie. Surtout depuis que Marialuz a décidé de nous quitter au beau milieu de son contrat et que je me retrouve sans jeune fille au pair. On dirait qu'on ne peut jamais être tranquille avec ces filles. Je n'aime pas spécialement avoir une étrangère à la maison, mais j'aime encore moins me taper tout le boulot moi-même. Ce n'est vraiment pas possible. Surtout le mardi, c'est-à-dire le jour où les filles ont toutes les deux des activités extrascolaires aux deux extrémités de la ville. La danse de Nicoline à cinq heures, et la natation d'Hermine à six heures. Comme Nicoline termine à six heures trente, je dois traverser toute la ville pour la récupérer, puis la ramener à la piscine, où nous poireautons sur des chaises en plastique moches en regardant des gamins patauger jusqu'à sept heures et quart. Nicoline passe la demi-heure sur place à se plaindre, sauf si je la laisse regarder

des tutos maquillage Youtube sur mon téléphone et que je lui achète des bonbons. Ce que je fais. Évidemment.

Ce soir, je suis particulièrement stressée et nerveuse, parce que les choses ne se sont pas vraiment déroulées comme prévu au travail. J'ai beau me plier en quatre pour mes clients, littéralement parfois, ils ne sont jamais contents. Angela Salomonsen a eu le culot de m'écrire un e-mail pour me dire que les coussins de soie violets cousus main que j'ai fait venir de Lyon ont l'air gris pâle dans la lumière de sa véranda, et est-ce que je pourrais l'appeler immédiatement pour discuter de ce problème avec elle. C'est mon fardeau quotidien de futilités, en tant que décoratrice d'intérieur dans cette ville pleine de femmes riches qui s'ennuient. Je me dis parfois que c'est un vrai miracle que je parvienne à travailler avec deux jeunes enfants, un mari toujours en déplacements et une jeune fille au pair qui a déserté. Ce n'est pas comme si j'y étais obligée, mais j'aime bien ce que je fais, et j'ai un train de vie à soutenir. D'ailleurs, dans mon entourage, rester à la maison est considéré comme un truc de fainéant. À moins d'avoir une petite affaire de cupcakes maison et de tenir un blog sur le sujet, ce qui n'est pas mon cas vu que je déteste les cupcakes *et* les blogs.

Il pleut à verse dehors, et en regardant le déluge s'abattre sur les grandes baies vitrées derrière la piscine, je réalise que je ne me souviens pas du dernier jour sans pluie. C'est sans doute pareil partout en novembre, mais je fais partie des gens qui sont particulièrement sensibles à la grisaille, au vent et à la pluie – je suis une Taureau, et je préfère que mon environnement soit beau en permanence.

Un petit garçon attire mon attention, dans la queue au plongeoir d'un mètre. Je ne sais pas trop pourquoi. Il est beaucoup plus petit que les autres, et il a une belle peau brune et mate. Il s'élève sur la pointe des pieds et retombe en rythme en se frottant les bras, mais son visage n'a pas du tout l'expression bête et ravie des autres enfants qui attendent leur tour. Il a l'air effrayé. Je regarde autour de moi les autres parents qui attendent dans la pièce surchauffée et empuée en cherchant lesquels pourraient être les siens – je ne me rappelle pas l'avoir déjà vu. Il y a la grosse maman de la grosse Sarah, à qui j'essaie toujours de ne pas avoir à parler – j'ai entendu plusieurs personnes dire qu'elle est vraiment en manque d'affection et la dernière chose dont j'ai besoin est d'une copine collante. Il y a le père d'Emrik – un type assez beau, avec qui j'allais à l'école et qui est maintenant policier, et qu'il m'arrive d'observer en douce. Je sens ses yeux sur moi à cet instant mais j'attends une dizaine de secondes avant de croiser son regard. Je lui adresse un très vague sourire qu'il me rend immédiatement, comme un toutou reconnaissant. Je suis une gentille fille ces temps-ci, alors que ce n'est pas forcément dans ma nature ; à l'époque, ce petit jeu m'aurait mise dans tous mes états, j'aurais peut-être ouvert le bouton du haut de ma blouse et passé la pointe de ma langue lentement derrière mes dents. J'observe les quelques autres personnes présentes, en quête des parents du petit garçon, et en ignorant délibérément le regard insistant du père d'Emrik.

Il y a, collés l'un contre l'autre, les grands-parents de la meilleure amie d'Hermine à l'école, Amalie, qui se partagent des biscuits qu'ils puisent dans une vieille

boîte en fer rouge. Il y a aussi une rousse mince assise près de la porte, sa gorge blanche semée de taches de son rougie par la chaleur. Elle aussi observe attentivement le garçon, et je suppose qu'elle doit être la mère, ce qui me surprend légèrement car elle a dû avoir cet enfant avec quelqu'un de très typé ; le garçon est tellement bronzé que le père doit l'être encore plus, et je ne l'aurais pas imaginée d'emblée ayant des goûts si exotiques.

Il n'y a personne d'autre ; j'imagine que les autres sont dehors sur le parking, ils préfèrent le cocon de la voiture battue par la pluie et un journal plutôt que les voix stridentes des gamins résonnant dans l'air moite et étouffant de la piscine.

Le cours d'Hermine se termine enfin après deux tentatives assez mitigées de plongeon, et elle arrive en marchant vers Nicoline et moi.

— T'as vu ça ? lance-t-elle avec un grand sourire qui révèle le trou dans les gencives laissé par les six dents manquantes.

— Fabuleux, dis-je en me levant et en ramassant nos affaires avant de donner un petit coup de coude à Nicoline, qui regarde une Américaine de dix ans appliquer une épaisse couche de fond de teint pour souligner d'un geste expert les contours délicats de son visage. Dépêche-toi de te changer. On va t'attendre dans l'entrée.

Hermine ne se presse pas dans le vestiaire, et Nicoline et moi attendons avec impatience entre les murs en brique du hall, en observant les trombes d'eau tomber sur le parking avec la grâce de danseurs dans une salle de bal. Je surveille ma montre sans arrêt, il est déjà plus de dix-neuf heures trente quand Hermine fait son appa-

rition, les cheveux bien secs et une touche de gloss sur les lèvres alors qu'elle va sortir sous le déluge.

Je peux pratiquement sentir le pied fin et froid du verre de vin dans ma main, et l'idée de devoir encore m'occuper des filles pendant un long moment aujourd'hui me rend hystérique. Elles commencent à se disputer à propos de je ne sais quoi pendant que nous sortons, et entre leurs cris aigus et le bruit de la tempête, je n'entends pas qu'on m'appelle avant d'avoir fait plusieurs pas sous la pluie. Je me retourne un instant et j'aperçois la dame de l'accueil, une vieille femme à l'air fatigué, avec des cheveux gris bouclés et un sweat-shirt sur lequel est imprimé : « *Joyeux Noël* ». Elle crie mon nom sous le déluge en me faisant signe de revenir, et je me doute de quoi il retourne : une des filles a dû oublier quelque chose.

— Cecilia, c'est ça ? me demande-t-elle comme je rentre, déjà trempée.

Je remarque à nouveau le petit garçon, celui qui a attiré mon attention à la piscine. Il est assis sur un banc et fixe le sol, des gouttes d'eau tombant de ses cheveux sur le carrelage marron.

— Oui ?

— Je... Je me demandais si vous pouviez ramener ce garçon chez lui ? Personne n'est venu le chercher.

— Comment ça, personne n'est venu le chercher ?

La femme de l'accueil s'approche de moi, près de la porte, et baisse la voix, murmurant presque tout en me désignant le petit garçon sur le banc.

— Il y a peut-être eu un malentendu... Il sait où il habite. C'est à Østerøya, j'ai regardé sur la liste, pas très loin de chez vous.

— Je suis désolée, ce n'est pas très pratique, dis-je en regardant maintenant la nuit noire et orageuse avec envie. Il n'y a personne d'autre qui peut le ramener ? J'ai vu une femme tout à l'heure, je croyais que c'était sa mère.

— Ça ne devait pas être elle, malheureusement. Tout le monde est parti.

— Vous avez appelé ses parents ?

— Oui. Je suis tombée directement sur la messagerie.

— Il ne peut pas prendre le bus ou autre chose ?

La femme me jette un regard froid en indiquant, par-dessus mon épaule, les éléments déchaînés.

Nicoline et Hermine regardent bouche bée le garçon, la femme et moi. L'idée que personne ne soit là pour les ramener de leurs activités est inconcevable pour elles, ce qui n'a rien d'étonnant. Quel genre de parent oublie de venir récupérer son enfant ? Il y a vraiment des gens à qui on devrait interdire de se reproduire.

— Très bien, dis-je. Bien sûr que je vais l'emmener.

Je regarde le garçon, m'attendant à ce qu'il se lève et nous suive jusqu'à la voiture, mais il reste assis, le regard rivé au sol.

— Je ne l'ai jamais vu avant, dis-je. Comment s'appelle-t-il ?

— Tobias, répond-elle. Il a commencé il y a seulement quelques semaines. Il a huit ans, mais comme il est petit pour son âge et qu'il n'avait jamais nagé, on l'a mis avec les sept ans.

— Je vois.

J'essaie de ne pas penser à la demi-heure que je vais perdre à cause de l'oubli de ses parents, qui risque de me coûter mon projet de grand verre de chablis

près du feu avant le retour de Johan à la maison. Je m'approche de lui.

— Viens, dis-je en réalisant que je lui parle d'un ton sec.

Je me baisse près de lui, et alors seulement il lève les yeux vers moi. On dirait un moineau avec son regard fébrile, nerveux, mais un visage doux, encadré par des sourcils noirs joliment dessinés. Il est tout petit – j'ai du mal à croire qu'il puisse avoir un an de plus qu'Hermine, bien plus grande et costaude que lui. Il y a quelque chose de sérieux chez lui, de pas enfantin, qui me rebute un instant, alors j'essaie d'être compatissante avec lui – ça doit venir du fait qu'il grandit dans une famille où on oublie de venir chercher un enfant de huit ans après son cours de piscine par une soirée froide et pluvieuse de novembre.

— Viens, je répète plus bas.

Il ne prend pas la main que je lui tends, mais il se lève et rassemble ses affaires.

Dans la voiture, les filles sont complètement silencieuses pour une fois, et le seul bruit est le ballet répétitif et rapide des essuie-glaces sur le pare-brise. Nicoline, assise à l'avant à côté de moi, regarde les lumières scintillantes du port tandis que nous roulons vers Østerøya. En jetant un coup d'œil dans le rétroviseur, je vois Hermine observer sans gêne Tobias, dont le visage blême est tourné vers la fenêtre. Puis elle se met à dessiner des formes dans la buée sur sa propre vitre ; des cœurs percés de flèches, ses initiales – H.W. –, des petits lapins souriants.

— Maman ? dit Nicoline.

— Oui ?

— Tu peux nous déposer à la maison avant de le ramener chez lui ?

La maison n'est qu'à deux minutes, et ce ne serait pas plus mal que les filles puissent prendre de l'avance sur la petite routine du soir.

— D'accord. Mais papa n'est pas encore là. Il atterrit à dix heures.

— OK.

— Je n'en ai pas pour plus de vingt minutes, ça vous laisse le temps d'enfiler vos pyjamas et de vous brosser les dents.

Je m'engage dans notre longue allée en épiaint le garçon du coin de l'œil pendant que notre maison apparaît. Elle offre un spectacle assez impressionnant avec son toit noir luisant, ses nombreuses fenêtres doucement éclairées, le triple garage, la piscine qu'on devine derrière la haie, la vue panoramique sur la mer et l'accueillante porte rouge. Je me demande si le garçon est déjà venu dans une maison comme celle-là, mais son expression neutre ne trahit aucune émotion. Une fois repartie, j'essaie d'engager la conversation avec lui.

— Tu vas à quelle école ?

Silence.

— Tobias ?

Silence.

— Tu es... hum, en CE1 ? CE2 ?

Silence. J'abandonne.

Je me gare à l'adresse que la femme de l'accueil a notée à l'arrière d'une carte de la piscine : Østerøysvingen 8, mais il n'y a rien par ici. Je regarde Tobias, qui reste immobile, comme s'il n'était jamais venu ici.

— Tobias ? C'est ici que tu habites ?

Il acquiesce vaguement et pour finir, dans l'obscurité et la pluie, je distingue une forme de bâtiment éloigné de la route, en haut d'un promontoire rocheux.

— OK, au revoir alors.

Mais le garçon ne bouge pas.

— Hum... Tu veux que je t'accompagne jusqu'à la porte ?

Le garçon lève lentement les yeux, et il y a quelque chose dans son regard qui me remplit d'appréhension. Il acquiesce. Je tourne la tête vers ce qui ressemble à une petite maison basse, en bois, tout en maudissant le tour pris par les événements. Je pourrais être chez moi à l'heure qu'il est, les jambes posées sur notre nouveau repose-pieds InDesign, un verre de vin glacé à la main, avec mon cachemire Missoni étendu sur moi, à feuilleter un magazine de déco en écoutant le crépitement du feu et le hurlement du vent. Sauf que je suis ici sous la pluie battante avec un enfant bizarre, mutique, à essayer de trouver ses parents. Je descends de la voiture et remonte en courant l'allée en gravier très raide jusqu'à la petite porte, le garçon à la traîne, apparemment indifférent aux trombes d'eau glacée. Je frappe à la porte délabrée à la peinture bleue écaillée, et elle s'ouvre devant moi, comme si elle n'avait pas été correctement fermée. Je n'arrive pas à savoir si le martèlement qui se fait entendre malgré le déluge vient de mon propre cœur ou de quelque chose à l'intérieur de la maison.

— Il y a quelqu'un ? dis-je d'une voix forte, faussement confiante, en ouvrant complètement.

La porte donne directement sur le salon, et il est clair que la maison est inhabitée – je ne vois pas le moindre meuble hormis l'armature en bois d'un canapé au milieu

de la pièce. Il y a des montagnes de poussière partout, des toiles d'araignée dans le moindre recoin d'ombre, des crottes de souris éparpillées sur le sol. Je me retourne aussitôt vers le garçon planté sur le seuil, certaine désormais que le martèlement vient bel et bien de mon cœur.

— Tobias, dis-je en prenant le garçon par ses épaules osseuses. C'est ta maison ?

Il hoche la tête.

— Où sont tes parents ?

Pas de réaction.

— Tobias, regarde-moi ! Il faut que tu m'expliques ce qui se passe ! Tu habites dans cette maison ? On dirait qu'il n'y a personne qui vit ici.

Il ne me répond toujours pas mais je suis son regard, braqué sur un escalier étroit. Je grimpe les marches quatre à quatre et le bruit de mes pas résonne dans l'espace vide. Je frémis en pensant à lui en bas de l'escalier, tout seul dans le noir. Un bref instant, je remercie le Seigneur pour mes deux filles. Malgré tous leurs défauts et leurs disputes perpétuelles, elles ne sont pas aussi angoissantes que ce garçon.

En haut de l'escalier, je découvre une lampe Ikea blanche, propre et débranchée, apparemment posée depuis peu dans l'épaisse couche de poussière. Je la branche et un halo de lumière éclaire le palier. Il y a deux chambres à l'étage, une de chaque côté de l'escalier, ainsi qu'une petite bassine d'eau. Dans une des chambres, un matelas sale dressé à la verticale contre un mur, et dans un coin un sac-poubelle plein à craquer de vêtements. Dans l'autre, un petit matelas calé contre la fenêtre et une carte postale pendue à un clou : Cracovie. Je la retourne, mais il n'y a rien d'écrit dessus.

En bas, je retrouve Tobias qui n'a pas bougé d'un pouce, il est debout, immobile sur le seuil, le regard fixe. Je m'agenouille devant lui, décidée à trouver un moyen de communiquer avec lui.

— Tobias, il faut que tu me dises ce qui se passe, maintenant. Tu habites dans cette maison ?

Il hoche la tête.

— Où sont tes parents, Tobias ?

Pas de réaction.

— Écoute, je vais devoir appeler la police.

— Non !

Il a crié, et je suis surprise par la force de sa voix ; j'aurais imaginé une plainte fragile, vu son air chétif.

— Je n'ai pas le choix, Tobias. Je ne peux pas te laisser ici, dans cette... cette maison vide. Où sont tes parents, mon chou ?

Fouillant ma poche pour prendre mon iPhone, je réalise alors que c'est Nicoline qui l'a gardé.

— Écoute, on va retourner chez moi et passer quelques coups de fil. Pas la peine de t'inquiéter, Tobias. Tu es un enfant et tu n'as rien fait de mal. Il doit y avoir une sorte de malentendu. D'accord ?

Il secoue sèchement la tête et se renfrogne. Toujours à genoux, je lui prends la main. Elle est froide et humide.

— Viens, mon chou. Tout va bien. Je vais t'aider.

Il me regarde droit dans les yeux et hoche vaguement la tête, le regard triste, perdu au loin.

À la maison, je me gare devant le garage parce qu'il est probable que je devrai ramener ce petit garçon mélancolique dans la soirée, une fois que la police aura trouvé où habitent ses parents, car si je suis sûre d'une chose, c'est qu'ils ne vivent pas dans ce squat. Je coupe

le moteur, jette un coup d'œil dans le rétroviseur et m'arrête net, la main posée sur la poignée de la porte. Tobias pleure en silence, de grosses larmes roulent sur ses joues et s'amassent sur son menton avant de tomber sur son jean déjà trempé.

— Eh... dis-je. Eh... Viens à l'intérieur. Je vais te faire un chocolat chaud et tu pourras regarder un film avec les filles jusqu'à ce qu'on ait résolu le problème, OK ?

Je crois qu'il fait « oui » de la tête, mais ses sanglots sont si violents qu'il est peut-être juste parcouru de tremblements.

— S'il vous plaît... finit-il par murmurer. Est-ce que je peux rester ici ce soir, s'il vous plaît ? Juste ce soir ? Ils reviendront demain. C'est promis. Je promets ! Juste ce soir ! S'il vous plaît, n'appellez pas la police !

— Mais Tobias, où sont-ils ? Et c'est qui, *ils* ? Tes parents ?

— Oui.

— Où sont-ils ?

— Ils reviennent demain.

— Comment tu le sais ?

— C'est ce qu'ils ont dit.

Je pousse un petit soupir. Vu l'endroit où ils habitent, je ne me fierais pas aux promesses des parents de Tobias.

— S'il vous plaît... implore-t-il à nouveau, et il y a une telle urgence dans ses yeux que je laisse passer quelques secondes avant de répondre.

Je dois dire non. Ce garçon ne peut pas rester ici. Ça doit être illégal de garder un enfant pour la nuit sans alerter les autorités. Je pourrais appeler maintenant, ils viendraient immédiatement ; des hommes et des femmes

sérieux, avec des mallettes, qui passeraient la soirée dans le salon à tirer les vers du nez de ce garçon presque muet. Il y aura des coups de fil, des pleurs, des supplications, je vois déjà l'air abasourdi de Johan à son arrivée de l'aéroport dans deux heures. Ou alors... je peux l'installer dans la chambre d'amis, juste pour la nuit, et le déposer à l'école à la première heure demain matin, et ce sera terminé. Ensuite, à l'école de se débrouiller avec lui si ses parents ne refont pas surface.

— OK, dis-je. Bien sûr que tu peux passer la nuit ici. Mais juste une nuit.

Il acquiesce et esquisse un petit sourire crispé tandis que nous montons les dernières marches menant à la porte d'entrée. À côté de la poignée est suspendu un cœur en bois, sculpté et peint par Nicoline, qui dit : « *Bienvenue chez les Wilborg !* » Tobias l'observe pendant un long moment, et son air absorbé et grave me dérange. Il y a autre chose, aussi : son sourire – il me semble familier, comme si je l'avais déjà vu quelque part. C'est une petite ville. Je pourrais l'avoir vu n'importe où, n'importe quand. Ce n'est pas si étrange. Mais il y a quelque chose dans ce sourire... quelque chose de familier.

— Bienvenue, dis-je en lui ouvrant la porte avec un sourire forcé, et il hoche la tête avant de franchir le seuil.

*

Parfois, quand je me réveille aux heures les plus tranquilles de la nuit, que la maison semble ronronner doucement, repue de paisible normalité, je traverse le couloir sur la pointe des pieds et entre dans la chambre

d'une des filles. Alors, sans bouger, j'écoute sa respiration lente et apaisée. Et malgré l'enfer qu'elles me font vivre par moments, malgré le fait qu'au fond je suis une de ces mères qui travaillent en essayant de tout tenir sur leurs épaules, ce qui représente un coût astronomique pour moi, je me sens reconnaissante de les avoir. Que des êtres aussi parfaits et merveilleux qu'elles aient choisi Johan et moi comme parents me bouleverse.

Hermine est contrariante, vive d'esprit et d'une beauté renversante. Pleine de répartie, indépendante, elle maîtrise l'art du sarcasme depuis toute petite. Nicoline est plutôt du côté de Johan – elle est vraiment gentille, dans ses actions comme dans ses pensées, et je ne le dis pas à la légère, car personne d'autre dans la famille n'est aussi profondément gentil, sans complications inutiles, que ces deux-là. Nicoline veut juste que tout le monde s'entende bien, et elle sent tout de suite quand quelqu'un a ne serait-ce qu'un vague problème. Un jour, elle fera une mère extraordinaire. De celles qui vivent pour voir la joie sur les visages sales et maculés de confiture de leurs bambins. Le genre de mère que je ne suis pas.

J'adore mes filles, je les aime à la folie, mais en pratique mes intentions dépassent souvent mes capacités. J'aimerais être de ces mères qui font la lecture pendant des heures après avoir passé l'après-midi à préparer des biscuits rose sans gluten en forme de licorne. J'aimerais être de ces mères dont le visage respire le calme et l'harmonie même quand les enfants crient « maman ! » pour la septième fois d'affilée. « Maman ! Maman ! Maman ! » J'aimerais sourire et répondre : « Oui, je suis là. » Une femme-aire de repos, un seul arrêt pour le repas, les jeux et le réconfort sans

fin. Mais je ne suis pas de ces mères, la plupart du temps. Je suis de celles qui fantasment sur une piscine de champagne à la plage de la Mala, qui rêvent de casser quelque chose quand les enfants hurlent et se battent, qui ont une patience proche de zéro.

Pourtant, je les adore. Et en particulier la nuit, pendant les heures de silence où leurs visages sont vulnérables et nus sous la lumière de la lune, leur respiration naturelle et tranquille, leurs petits poings serrés sous le menton, encore dans l'enfance.

Mais cette nuit, tout est différent. Pendant plusieurs heures, je reste allongée dans mon lit, incapable de dormir, à tenter de synchroniser mon souffle sur celui, calme et régulier, de Johan. J'ai presque envie de me lever pour aller dans la chambre d'une des filles m'assurer qu'elles sont vraiment là, en sécurité. Je me retiens de traverser doucement la maison, de vérifier que tout va bien, que tout est comme d'habitude, parce que tout me semble étrange et méconnaissable, et je sais que je vais fondre en larmes si je bouge ne serait-ce que d'un millimètre.